

VIE CONSACRÉE - La crise, Sœur Béatrice vit avec au quotidien. Cette jeune religieuse xavière de 40 ans est aussi chef d'entreprise et elle connaît, comme tout chef d'entreprise, « les marchés qui se ferment, l'année dans le rouge, les nuits blanches des fins de mois difficile... ». « Au fond, constate-t-elle, notre manière de vivre la crise comme religieux, c'est d'abord de la traverser, aux côtés des autres. »

Sœur Béatrice dirige dans la région de La Rochelle, une entreprise d'insertion de 90 personnes : 20 permanents et 70 personnes en réinsertion, auxquelles est proposé un accompagnement pour déboucher sur un emploi stable. Des personnes « cassées par la vie », encore plus vulnérables que les autres.

Quand trois entreprises ferment dans l'agglomération de La Rochelle coup sur coup, comme cet automne, « c'est certes une mauvaise nouvelle pour le bassin d'emploi, reconnaît-elle, mais pour nous, c'est une catastrophe : qui va vouloir, ensuite, de ceux qui partent déjà avec un handicap à l'embauche ? ». Comme religieuse, Béatrice se veut aux côtés de ces plus vulnérables, pour les accompagner et, dit-elle, maintenir « l'espérance » .

ESPÉRANCE FACE À LA CRISE

Parler d'espérance face à la crise, Sœur Marie-Pierre, bénédictine à Bayeux, le fait aussi, mais d'une autre manière. Dans son couvent, la jeune moniale voit arriver des gens « déprimés, abîmés ». « Nous les accueillons, nous cherchons à leur dire qu'un autre regard sur eux est possible. » L'autre jour, en écoutant un pasteur anglican venu au monastère, Marie-Pierre a eu le déclic.



« Il a posé cette question : de quelle crise parle-t-on ? », raconte la jeune bénédictine qui s'interroge à son tour : « La vraie crise est-elle seulement économique, financière, n'est-elle pas ailleurs, dans la perte de l'humain, dans le manque de gratuité de notre société ? »

Sans aucun doute, pour les jeunes religieux et religieuses, qui se sont retrouvés tout ce week-end en région parisienne, le diagnostic mérite d'être posé plus profondément. « J'ai parfois le sentiment de faire du rafistolage, d'être auprès des gens, pour que le système n'explose pas », avoue Béatrice.

La chef d'entreprise en arrive parfois à douter : « Ne vaudrait-il pas mieux qu'il explose, pour que l'on en change ? » Car être active dans le domaine social n'empêche pas la religieuse de penser plus large : « Je suis en colère lorsque je me souviens que, après 2008, rien n'a été fait pour changer le système. En colère, lorsque l'on sait que la régulation financière ne se fait pas, que des places off-shore continuent d'exister . »

FORMATION

Agir sur les racines de la crise, intervenir en profondeur pour remettre en cause les

fonctionnements, ou plutôt les dysfonctionnements, fait aussi partie de la manière d'être de cette nouvelle génération. Comme Sébastien, jeune jésuite de 32 ans : sa porte d'entrée, c'est l'écologie, qu'il aborde fort de son passé d'ingénieur agronome.

« Pendant mes premières années professionnelles, raconte-t-il, je me suis trouvé devant une sorte d'impasse : d'un côté, un camp qui crie à la catastrophe écologiste, avec une forme de pessimisme noir. De l'autre, ceux qui refusent de voir le problème, comme si le danger était trop gros pour qu'on puisse l'appréhender. » En rentrant au noviciat, Sébastien était lui aussi du côté des révoltés. « J'étais guetté par la désespérance », se souvient-il.

La vie religieuse, justement, lui a permis de changer son regard. « Comme religieux, nous ne sommes pas si mal placés pour expérimenter, innover », souligne-il encore. Le jésuite donne en exemple la force de frappe que constitue, pour beaucoup de congrégations, leur présence dans l'enseignement : « Ce que font les religieuses dans toutes les écoles à travers le monde dont elles ont la responsabilité, comme formation à une éducation écologique, c'est déjà beaucoup ! »

FORCE DU RÉSEAU

De même, l'expérience du réseau, vécu de manière naturelle dans des communautés religieuses très internationales, permet d'expérimenter, de « faire savoir », poursuit Sébastien, qui a créé un blog sur l'écologie. Plus loin, le jeune homme souligne lui aussi l'importance du vœu de pauvreté, que font les religieux, qui ne signifie pas la misère, mais « une certaine manière d'être dans la vie ». Manière d'être qui « rencontre un écho, dans la crise que nous vivons aujourd'hui ».

Frère Antoine, moine de 35 ans de l'abbaye bénédictine olivétaine de Notre-Dame de Maylis met lui aussi en avant le vœu de pauvreté face aux difficultés de la société. Les murs silencieux de l'abbaye n'épargnent pas non plus de la crise. Les ventes de cire, produit phare de l'abbaye (« la cire qui brille sans froter ») sont en baisse. En janvier, le magasin est resté vide.

Mais plus encore, à l'hôtellerie, en recevant des groupes, il peut mesurer les dégâts d'un système qu'il connaît sans doute mieux que personne. Car avant d'être moine, Antoine était directeur d'un centre industriel. « J'étais au cœur du business, se souvient-il avec un sourire. À fond, dans le système, on m'appelait le requin, j'étais prêt à tout pour faire du chiffre. »

Un requin qui a un jour décidé d'entrer dans un monastère... « Vivre ici n'est sans doute pas plus facile, il y a l'obéissance, la pauvreté, la vie en silence », oppose-t-il. Mais justement, poursuit-il, la vie religieuse présente une forme de prophétisme, « en ce qu'elle porte quelque chose qui ne nous appartient pas, qui nous dépasse. Elle permet de changer d'une logique uniquement matérielle : face à la crise, c'est une autre forme de réponse. »

ISABELLE DE GAULMYN

www.la-croix.com

Publié : 02/02/2012